

## La résolution de tensions interculturelles : un début

Est-ce que je joue de la lyre pendant que Rome brûle? Qu'est-ce qu'une nouvelle approche de la vie familiale ou de la psychothérapie peut vraiment apporter de différent quand notre planète elle-même est menacée de dissolution? Que nos écoles deviennent davantage centrées sur la personne, cela aura-t-il de l'importance si une guerre nucléaire balaie toutes les écoles, tous les élèves, tous les professeurs, tous les défenseurs de n'importe quelle conception de l'éducation quelle qu'elle soit? Nous ne pouvons ignorer le fait que notre univers — la planète Terre — est en danger mortel. En 1969 U. Thant, Secrétaire général des Nations Unies, a dit : « Je ne souhaite pas avoir l'air de dramatiser à l'extrême, je me contente simplement de tirer les conclusions des informations dont je dispose... à savoir qu'il ne reste peut-être qu'une dizaine d'années aux membres des Nations Unies pour faire taire leurs anciennes querelles et prendre l'initiative d'une association globale de partenaires. » Un peu plus optimistes, les auteurs d'un volume sur les relations internationales, récemment paru et qui fait autorité, intitulent leur livre 7034 pour indiquer que la période de vingt ans au cours de laquelle, selon eux, le destin de la planète se jouera, ne comprend que 7 304 jours .

En tête de liste des problèmes mondiaux qui détermineront si nous avons vraiment un avenir devant nous, il y a les dissensions, tant anciennes que modernes, qui divisent les cultures, les idéologies, les religions et les nations. Nul ne sait si la haine entre les Arabes et les Israéliens fera éclater une nouvelle guerre — peut-être catastrophique. Les dissensions vieilles de plusieurs siècles entre Protestants et Catholiques en Irlande du Nord risquent à tout moment de déboucher sur une explosion irrépressible et fatale. La situation en Afrique du Sud est une bombe à retardement meurtrière. Les tensions entre l'Union Soviétique et la République Populaire Chinoise constituent une menace latente aux dimensions inconnues. La disproportion qui existe entre les richesses et les revenus des « possédants » et des « non possédants » du monde est en train de jeter les bases de haines présentes aussi bien que futures. Ici, dans notre pays, les blancs ont fait la guerre aux noirs à propos des transports en autobus et d'autres questions touchant l'intégration. A une plus vaste échelle, des groupes de terroristes parcourent le monde, déchargent leur violence sur des gens totalement innocents. Il semble n'y avoir aucune fin à la liste de dissensions vivaces entre les races, les cultures et les nations.

Notre monde, qui se rétrécit et notre technologie florissante font de chacune de ces dissensions une question de vie et de mort pour chaque citoyen(ne) du globe.

Une approche centrée sur la personne peut-elle contribuer utilement à résoudre ces problèmes globaux qui sont énormes et dangereux? Il existe déjà, sur une petite échelle, des modèles significatifs pour faire face à ces tensions; il y a toute raison de croire qu'ils pourraient être développés et utilisés en faisant appel à l'imagination. Le coût en serait infime en comparaison des 280 milliards de dollars que le monde entier a dépensés en armements en 1975.

Les spécialistes de la politique commencent eux-mêmes à s'orienter vers l'approche centrée sur la personne. Finlay et Hovet disent que « pour venir à bout, de façon constructive, des problèmes mondiaux, une stratégie globale est nécessaire. Une telle stratégie doit tenter ce qui est apparemment impossible : créer le sentiment d'une cause commune parmi les nations du monde extrêmement disparates et en compétition. Cela implique que les nations aillent au-delà de leur propre intérêt défini en termes de pouvoir, et s'axent sur des intérêts communs définis en termes de réalisation totale des potentialités humaines. » Alors que les auteurs mettent en italique la seconde phrase du paragraphe, moi je voudrais fortement insister sur la dernière phrase. Le désir que leurs citoyens(nes) développent leurs potentialités est un des rares points sur lesquels la plupart des nations du monde pourraient se mettre d'accord. Et c'est précisément à ce niveau que vivre l'expérience d'une approche centrée sur la personne peut avoir quelque chose à offrir.

A une époque de changement social important, on passe par une phase longue et calme de gestation, d'expérimentation et de construction d'un modèle avant que quelque chose n'arrive. On collecte des données, on découvre des solutions et souvent on tente, sans succès, de faire accepter

ces solutions. Pendant ce temps, le (la) citoyen(ne) moyen(ne) acquiert une perception aiguë du problème et se sent frustré(e) par les tentatives superficielles d'y porter remède. Puis, parfois de façon soudaine, le public, en bloc, voit clairement le problème, cherche des solutions de façon plus approfondie et découvre que les réponses, sur une petite échelle, sont déjà à portée de main. Se développe chez le public une volonté plus claire de traiter le problème et des forces énormes se mettent en mouvement. Cela ne signifie pas que l'on parvienne rapidement à une solution miracle, parce que la plupart des problèmes sociaux — et de même les problèmes technologiques — sont fort complexes, et beaucoup de difficultés imprévues surgissent. Mais une fois que le plus difficile est fait, une fois que cette créature amorphe, « le grand public », a pris la décision de s'attaquer au problème, on assiste à un grand mouvement en avant.

Le téléphone, la radio, l'automobile ont tous traversé une lente période de gestation avant que le grand public ne se soit rendu compte de leur valeur respective et exige leur extension rapide.

Margaret Sanger a créé la première clinique de régulation des naissances en 1916. Le public a fait preuve d'un intérêt négatif marqué par une âpre opposition. Néanmoins, grâce à un groupe dévoué qui travaillait sur une petite échelle, un grand nombre des problèmes de la contraception ont été abordés et résolus et une énorme quantité de données a été recueillie sur le taux d'accroissement galopant de la population, et sur ses effets. Ce ne fut que vers les années 60 — et la surpopulation posait un problème grave — que le grand public s'est réveillé. Maintenant les nations prennent des mesures énergiques pour encourager le planning familial et réguler la reproduction.

Cela fait des années que nous sommes au courant de la pollution par les usines, les mines et les automobiles. Des monceaux de données ont été accumulés. Mais soudain, parce que cela a été fort dramatisé, peut-être par la purée de pois à Los Angeles et par la mort du Lac Erié — la pollution est devenue une préoccupation nationale. Le grand public avait décidé de s'occuper de la pollution.

Pendant des générations on a refusé aux noirs le droit de vote et ils ne pouvaient espérer bénéficier d'une justice égale devant la loi. Dans les années 50 et 60 le grand public a décidé d'intervenir d'une manière ou d'une autre. Des changements ont commencé à survenir, parfois avec une rapidité surprenante, parfois avec une lenteur tragique. Mais ils sont vraiment en train de se produire.

Au moment même où l'on croit qu'il est trop tard, le grand esprit collectif saisit la gravité d'un problème et commence à aller véritablement de l'avant. Parce que la décision collective intervient si tardivement, le résultat est toujours douteux — le monde peut toujours être submergé par la surpopulation, nous pouvons toujours mourir de pollution, nous pouvons toujours voir de violentes émeutes raciales — mais au moins nous sommes en train de faire d'énormes efforts pour traiter ces problèmes. C'est cette connaissance du passé qui me donne le courage de proposer des méthodes pour traiter des tensions interculturelles, interraciales et internationales. Je crois que si le grand public prend vraiment conscience que les projets politiques de notre époque visent directement à nous anéantir tous, il se peut alors qu'il cherche des alternatives. Et l'approche centrée sur la personne offre précisément une telle alternative.

En présentant cette alternative, je commence par les exemples les plus infimes de résolution de conflit, d'abord chez l'individu, puis entre individus, puis entre petits groupes et finalement je parlerai des âpres dissensions et tensions entre groupes. Nous disposons déjà de solutions sur une petite échelle, solutions minuscules apportées à certaines des dissensions internationales les plus déconcertantes. Je suis bien conscient que ces modèles à petite échelle se heurtent à d'énormes difficultés s'ils sont reproduits globalement, mais ce seront des difficultés technologiques que notre culture sait particulièrement bien résoudre. Certains des principes fondamentaux ont une cohérence, une logique et une efficacité manifeste, qui méritent un examen approfondi. Beaucoup de ces principes de base se fondent sur l'approche centrée sur la personne pour le problème du pouvoir, du contrôle et de la prise de décision.

Le conflit au sein de l'individu fait partie des dissensions et des tensions les plus fondamentales de toutes. Un des problèmes les plus courants auquel j'ai été confronté, en tant que

psychothérapeute, était celui de la personne qui se sent en guerre avec elle-même : « Extérieurement je suis quelqu'un d'à peu près acceptable; je suis capable de gagner ma vie (ou d'avoir un foyer); les gens de mon univers m'accordent un certain degré de considération. Mais intérieurement j'ai le sentiment d'être un imposteur. Je ne vauds rien, je suis incompétente, pleine d'impulsions mauvaises et de méchantes intentions. Il y a un écart inconciliable entre ce que je semble être et ce que je suis réellement. Si les gens me connaissaient telle que je suis, ils me rejetteraient. »

Voici une lutte de pouvoir au sein de la personne. Afin de « s'en sortir », il faut qu'elle garde son masque, pourtant cette façade trompeuse est constamment sapée à la base par « le moi réel ». Elle est certaine que quelque soit le vainqueur, la vie sera peu satisfaisante ou effrayante, ou les deux à la fois.

En tant que thérapeutes j'ai appris à accepter chacun de ces sentiments tout à fait contradictoires. Il y avait un jeune homme qui avait simplement un « passage à vide » aux moments critiques — son cerveau ne réussissait pas à fonctionner, il s'embrouillait et était pour ainsi dire désorienté, il faisait un gâchis chaque fois qu'il passait des examens importants et était incapable d'assumer des responsabilités importantes. Pendant un certain temps je ne suis pas arrivé à comprendre pourquoi cela lui semblait être une preuve tellement décisive d'un aspect négatif et mauvais de sa nature, bien que j'acceptais ses sentiments très contradictoires. Puis il s'est davantage exprimé sur sa relation à son père et à d'autres personnes en ce qui concerne l'autorité. Je me suis finalement hasardé à dire : « Je me demande si ce que vous êtes en train de me dire c'est que ce passage à vide est le plus sûr moyen que vous ayez trouvé pour tenir en échec tous ceux qui veulent exercer un contrôle sur vous, et vous façonner à l'image qu'ils ont façonnée à votre intention? » Après un instant de silence au cours duquel il a semblé digérer cela, il s'est mis à éclater de rire bruyamment sans pouvoir s'arrêter, ce qui était très gênant pour lui — et troublant pour moi. Puis, en hésitant et avec un certain sentiment de honte, il a reconnu que non seulement ma formulation était exacte mais qu'en outre ce brutal éclat de rire traduisait, pour la première fois de sa vie, une expérience vécue, celle de la jubilation qu'il avait éprouvée à tenir en échec son père et tous les autres gens, par le moyen de ces périodes angoissantes de « passage à vide ».

Au cours d'entretiens qui ont suivi, est venue la connaissance, plus lente et plus difficile, que ces deux parties de lui-même pouvaient chacune être acceptées, qu'elles pouvaient cohabiter confortablement en une seule personne, qu'elles n'étaient pas fondamentalement incompatibles. Il s'est mis à voir que ce n'était pas vrai qu'une part de lui était mauvaise, qu'une autre part était bonne; qu'une part agissait bien, qu'une autre agissait mal. Il en est venu plus précisément à comprendre qu'il pouvait travailler ouvertement pour recevoir l'approbation des autres et qu'il pouvait s'efforcer d'être pris en considération, mais qu'il pouvait également opposer une résistance au contrôle des autres. Il a reconnu qu'il pouvait faire ce que lui souhaitait et non pas simplement ce que les autres attendaient ou exigeaient de lui. Les deux éléments de sa vie affective, jadis si incompatibles qu'ils n'étaient même pas en contact l'un de l'autre, pouvaient peut-être cohabiter confortablement en une seule personne.

Comment peut-on combler le fossé entre les individus? Certaines des forces qui créent des fissures entre les personnes sont les conflits conjugaux, les rivalités entre frères et soeurs, les compétitions sportives ou intellectuelles qui mettent le couteau sous la gorge, et les différences touchant la race ou l'éducation. En ce qui concerne l'expérience vécue, considérez un instant le gouffre énorme qui sépare le membre d'un ghetto noir du coeur d'une de nos grandes villes, de la personne de race blanche membre d'une profession libérale, qui n'a jamais vraiment connu la faim un seul jour, qui n'a jamais vécu la vie de la rue, qui n'a jamais été victime de préjugés dénués de fondement. Comment ces individus pourraient-ils vraiment éprouver qu'ils aient la moindre chose en commun? Récemment j'ai reçu la preuve très émouvante qu'un tel gouffre peut être comblé. Un enseignant qui fait des cours à des adultes m'a envoyé un papier qu'avait écrit Michael, un noir sans éducation et incapable de s'exprimer, élève d'une de ses classes. Michael avait lu le chapitre intitulé

« Qui je suis » tiré de mon livre *Le Développement de la Personne* et cette lecture l'avait ému. « Qui je suis » décrit les luttes et les apprentissages qui ont signifié quelque chose pour moi, ma vie intérieure personnelle. Il n'y a rien qui semblerait susceptible de rapprocher cela de l'expérience du ghetto ou de la lutte du noir à la recherche de son identité. Et pourtant voici le témoignage de Michael, incorrect dans l'expression mais lourd d'implications<sup>1</sup>.

« J'ai fait marche arrière et je suis revenu au premier chapitre que j'ai lu pour ce cours. Ce chapitre était un morceau de littérature bien écrit qui s'était tellement rapproché de la définition de moi-même comme j'existe aujourd'hui. J'ai été sur la même longueur d'onde que cet auteur développe dans cette partie de son ouvrage. Je me suis soucié des mêmes idées, concepts, expérience dont parle l'auteur. Et aussi je ne sais que penser de l'histoire que je prétends comprendre jusqu'à maintenant (par ce chapitre que je suis en train de prétendre comprendre) pour la simple raison suivante : je sens que cet auteur est une personne de race blanche ayant une bonne éducation qui est si loin d'être un pauvre noir selon la société d'aujourd'hui. Donc si la société nous place à deux niveaux différents d'existence, alors je ne devrais pas penser au même niveau que ce bon écrivain. L'aptitude (possibilité) pour moi à penser au même niveau que cet homme n'est pas (ne peut pas être), aussi il se pose en moi une question après la lecture de ce chapitre, et c'est : pourquoi puis-je comprendre ce que cet auteur a écrit qui me va comme ma peau ?

La lecture de l'ouvrage de cet homme me procure aussi quelques sentiments positifs et c'était le sentiment que moi et cet homme n'étions pas vraiment différents l'un de l'autre parce que j'ai découvert que la seule chose dans la vie de quelqu'un, qui rend différent de quelqu'un d'autre, ce sont les pensées de votre esprit que vous connaissez et personne d'autre ne les connaît. Maintenant j'ai l'impression que l'auteur sait cela d'après la façon dont il s'est présenté en étant bien disposé à vous laisser entrer en lui-même en sorte que vous seriez capable de connaître son soi réel qu'il avait découvert en lui-même.

J'ai compris ce qu'il disait sur moi parce que je me suis compris moi-même sur ce point dont il parlait en lui-même. C'était comme la lecture d'une formule que je n'avais pas lue auparavant, mais j'avais vécu exactement les expériences du voyage de cet homme à l'intérieur de soi-même. Maintenant si par hasard cet homme merveilleux n'avait pas écrit au sujet de son voyage à l'intérieur de soi-même, alors la possibilité que moi j'imagine que ce qui avait été inculqué (en moi) plus tôt par la société était faux aurait été pratiquement nulle, car il m'avait semblé à l'époque que quelque chose n'allait pas dans ce que disait la société au sujet de tous les hommes qui étaient égaux. Si ceci (ce chapitre) n'avait pas croisé mon chemin à ce moment-là alors je serai encore à la recherche de cette clarification. Je remercie cette personne pour cette compréhension qu'elle a partagée avec moi.

»

Bien que je ne l'aie jamais rencontré, je me sens proche de Michael tout comme il se sent proche de moi. Pourquoi? Parce que c'est dans notre humanité — les conflits partagés et les sentiments, les apprentissages, les incertitudes, les « expériences » — que nous pouvons nous unir, malgré des vies qui, vues de l'extérieur, n'ont probablement rien en commun, sinon que nous sommes l'un et l'autre nés et que nous avons l'un et l'autre vécu. Pourtant il sent que ce que j'ai écrit lui va « comme sa peau », bien qu'il ne puisse pas comprendre pourquoi un blanc cultivé peut vraiment avoir quoi que ce soit de commun avec un noir éduqué dans un ghetto.

J'ai eu la preuve de cela auparavant. En tant qu'êtres humains qui s'efforcent d'affronter la vie, de la comprendre et d'en tirer des enseignements, nous avons de vastes réserves de points de convergence auxquelles puiser. Cela ne fait aucune différence que je sois un américain plus âgé de la classe moyenne et vous pouvez être jaune, noir, communiste, israélien, arabe, russe, jeune, ou de sexe féminin. Si nous sommes ouvertement prêts à partager, il existe alors un vaste champ où la compréhension est possible. C'est dans les « pensées de votre esprit que vous connaissez et que

---

<sup>1</sup> N.d.T. Dans le passage qui suit nous avons volontairement conservé un certain nombre de fautes d'orthographe et d'incorrections qui rendent compte des difficultés d'expression de Michael.

personne d'autre connaît » que nous pouvons commencer à avoir une communication ouverte et proche.

Une leçon se dégage nettement des paroles de Michael. C'est dans la mesure où, dans ce que j'ai écrit, j'ai été capable de m'ouvrir à lui — sans désir de dominer, de diriger ou de persuader — qu'il a été capable de s'ouvrir et de s'investir de pouvoir en tant que personne autonome et digne de valeur.

Si par quelque hasard tragique, Michael et moi nous nous trouvions dans les camps opposés, sur les barricades, au cours d'une émeute raciale, pourrions-nous encore communiquer et pourrions-nous découvrir une voie vers la résolution constructive de la crise? Si nous pouvions entrer en communication physique — oui. Nous avons, entre nous, un fondement humaniste pour résoudre des problèmes d'économie, d'idéologie, de justice civile et de violence révolutionnaire.

Dans les situations de tension le schéma est simple. Chacun des partis concernés défend, avec une égale conviction, un point de vue identique : « j'ai raison et tu as tort; je suis bon et tu es mauvais ». Cela vaut pour la tension entre individus et entre groupes où cela devient : « Nous avons raison et vous avez tort; nous sommes bons et vous êtes mauvais. » Une de nos plus grandes difficultés dans n'importe quel différend c'est de reconnaître, ou même plus difficile encore, d'accepter que la certitude que nous éprouvons d'avoir raison ou d'être bons, n'a d'égal que la certitude qu'éprouve l'individu ou le groupe opposé d'avoir raison ou d'être bon. Si l'on doit réduire la tension c'est ce schéma qu'il s'agit de rompre d'une façon ou d'une autre. C'est là qu'une approche centrée sur la personne s'avère la plus efficace.

Il y a un certain nombre d'années, une entreprise communautaire « d'assistance » appelée Changements a été créée, dans un quartier proche de la partie Sud de Chicago, par Eugène Gendlin et d'autres personnes qui avaient été associées au Centre d'Aide Psychologique (Counseling Center). Elle a touché les habitants du quartier, beaucoup d'entre eux aliénés ou membres de la contre-culture. Cette communauté a formé ses membres à « l'écoute absolue » en sortant un « Manuel Rap » et en conduisant des sessions sur le même thème. Comment un concept tel que l'empathie peut-il être expliqué au profane? Voici un paragraphe tiré du « Manuel » concernant l'écoute :

« Il ne s'agit pas d'imposer aux gens vos points de vue. Vous vous contentez d'écouter et de redire ce qu'a dit l'autre personne, pas à pas, comme la personne semble l'expérimenter dans l'instant. N'y mêlez jamais vos propres sentiments ou idées, n'attribuez jamais à l'autre quoi que ce soit qu'il n'ait lui-même exprimé... Pour montrer que vous comprenez exactement, faites une ou deux phrases qui reflètent exactement le sens que cette personne voulait faire passer, peut-être dans votre propre langage comme vous faites habituellement, mais en vous servant aussi des propres mots de la personne quand il s'agit de choses importantes et délicates. »

Un autre aspect de leur formation, « la focalisation », aide une personne à pouvoir « prendre contact, de façon consciente, en continu, avec ce qui se passe en vous, ce que vous ressentez, ce qui affecte cela et comment, ce qui est vraiment important, toute la complexité de ce processus ». On aide ainsi les membres de Changements à devenir habiles à écouter — l'autre — et à se focaliser sur ce qui se passe en eux-mêmes. Un membre raconte combien ces attitudes affectent la tension entre groupes : ces techniques peuvent améliorer de façon radicale les interactions dans les groupes. Cela s'est produit lorsque les femmes de notre groupe de libération d'homosexuelles du quartier Sud de Chicago étaient en train de négocier une réunion mensuelle dans un café pour femmes homosexuelles, avec une église locale qui apportait son soutien à un certain nombre de groupes progressistes de la communauté. Un problème se posait : le désir, profondément ancré chez les femmes, d'exclure les hommes, et la politique de la paroisse qui souhaitait laisser la porte de leurs cafés ouverte à tout le monde, sans se préoccuper du parrainage de la semaine. La plus grande partie de la négociation a eu pour protagonistes une lesbienne hypersensible qui ressentait l'intrusion des hommes à la fois dans le monde homosexuel et dans le monde normal, et un homme, membre du personnel de l'administration paroissiale, qui voulait protéger le point de vue plus large de la

politique de la porte ouverte, fondé sur la confiance; il ne comprenait pas la suite d'événements qui rendait nécessaire que le problème de l'existence d'un café pour lesbiennes soit abordé sur un mode défensif, exclusivement féminin.

Il y a eu des heurts de personnalités et des tensions dans les tentatives faites pour adopter une ligne de conduite qui convienne aux deux partis. Un certain nombre d'incidents ont fait monter la tension, essentiellement par suite de malentendus, jusqu'à ce que l'existence même du café soit mise en cause. On a donc réuni une assemblée générale. Rien n'avait été organisé au préalable mais il s'est passé simplement la chose suivante : les membres des deux groupes présents travaillaient avec l'entreprise communautaire progressiste de thérapie, Changements; ils avaient appris ces techniques et les avaient intégrées à leur conduite. Pour cette raison, les deux personnages pivots qui connaissaient l'historique des difficultés de la négociation ont été en mesure non seulement de dire quelles étaient leurs positions, mais aussi d'exprimer ce qu'ils avaient éprouvé, avec l'aide du reste du groupe : souffrance, incompréhension, méfiance. Cela a mis un terme à la polarisation, a déplacé l'énergie défensive pour la faire passer à l'intérieur de chacun et a purifié l'atmosphère prête alors pour une nouvelle négociation fondée sur une perception claire, ouverte, profonde, des besoins et des craintes sous-jacents dans chaque groupe; à partir de quoi on a élaboré pour le café une procédure spécifique qui n'a compromis les idéaux d'aucun des groupes. L'incident, en fait, a favorisé les possibilités de communication entre les deux groupes, à un niveau beaucoup plus profond qu'elles n'auraient pu se développer étant donné leur aliénation sociale initiale mutuelle. Le Café des Femmes Homosexuelles est devenu et est resté une institution florissante de la communauté pendant toute l'année dernière. Tout ce genre de chose marche vraiment.

Ce petit événement prouve qu'au départ on a le schéma habituel : « La décision doit être prise en fonction de mon choix parce que je pars du bon principe que les femmes homosexuelles opprimées ont droit à une réunion entre elles. » « Non, la décision doit obéir à mon choix parce que je pars du bon principe que les réunions de cette église sont ouvertes à tout le monde sans restriction. » On se heurte là de front à des principes inconciliables. Le fait que certains membres de chacun des groupes en conflit aient été formés par Changements à une approche centrée sur la personne donne à la petite dissension toute la signification d'une pure expérience de laboratoire. En écoutant les deux principaux antagonistes, en les aidant à se focaliser sur leurs propres sentiments de souffrance et de méfiance, le conflit portant sur les « principes » prend un éclairage complètement différent. Il est maintenant question des sentiments, des besoins, des craintes de chaque groupe et des deux personnages essentiels. Sous ce nouvel éclairage, chaque groupe s'aperçoit alors qu'il faut répondre à ses besoins sans exclure les besoins de l'autre groupe. De nouveaux canaux de communication réaliste s'ouvrent. La politique d'une collision de front à propos d'une prise de décision change totalement lorsque chaque personne est investie du pouvoir d'être absolument elle-même — sentiments, craintes, idées, espoirs, méfiance. On débouche alors sur une décision qui a un fondement humain mais qui ne résulte pas d'un éclat politique.

Judy Henderson, qui m'a rapporté l'incident du café est un membre influent de la Gauche radicale. Elle croit que l'approche centrée sur la personne est utile dans l'activité révolutionnaire mais elle a vu souvent des groupes de radicaux se détruire à force de tensions interpersonnelles. Elle dit ceci : « Ces groupes, au nom du radicalisme, ont exercé sur moi un type d'autoritarisme à la fois explicite et tacite. Je parle de la tyrannie des normes et des rôles implicites qui contrôle, de façon subtile, quel genre de chose se dit et ne se dit pas, qui parle le plus et qui écoute, qui finit par subvenir aux besoins de quelqu'un ou par appuyer les idées de quelqu'un, sans qu'il s'agisse de ses propres besoins ou idées à soi. »

Elle se rend compte que le fait de se préoccuper des sentiments d'une personne est toujours contre-révolutionnaire. « La plupart d'entre nous ont entendu des slogans du genre : « C'est de la politique, pas de la thérapie! Il n'y a pas d'autre solution que la solution collectiviste; les solutions individuelles sont de la collaboration de classe. » J'ai été en contact avec pas mal de groupes pour qui l'idée de s'intéresser à une expérience personnelle et à des interactions était jugée avec méfiance et considérée comme parfaitement inutile, comme une perte d'énergie, comme une digression qui

s'écarte des « problèmes réels », bien plus, comme une preuve « d'élitisme, de délectation vaniteuse, de satisfaction égoïste ». » Mais Henderson en est venue à considérer ces nouvelles façons « d'écouter » et de « focaliser » comme de nouveaux instruments de changement. « Ils fournissent des outils germinatifs pour une expérience de soi radicale, pour des interactions et pour un processus de groupe à un niveau très profond. Pour moi ces techniques sont la base concrète à partir de laquelle on peut découvrir une nouvelle politique et une nouvelle approche pour politiser les autres; elles tirent leur origine d'une compréhension, riche mais encore inutilisée, du lieu du pouvoir de décision chez l'individu et de l'accès, non moins riche, à ce pouvoir... Mais cela ne va pas sans retour en arrière et épuisement. Je le dis après m'être battue pendant un an maintenant, avec pas mal de gens, pour intégrer ces attitudes et ces processus à notre vie personnelle, collective, politique. Cela ne va pas vite; cela requiert une conviction profonde et de la persévérance. Le début semble durer longtemps; il est nécessaire de réapprendre ce qu'être moi-même signifie, puis d'être avec un autre, puis de former un groupe. Je ne dois pas perdre de vue les objectifs à long terme lorsque je me sens enlisée dans des problèmes personnels complexes. Je dois me cramponner aux processus auxquels j'ai appris à faire confiance, même lorsque j'ai peur et lorsque je doute, de tous ceux qui m'entourent et de tout ce que nous sommes en train de faire. Je dois m'efforcer de me rappeler, avec un certain soulagement, combien la chose que nous essayons de trouver est nouvelle et à quel point la partie est difficile, lorsque je me mets à envier l'efficacité des institutions bien établies et la facilité d'action des groupes qui organisent leur pouvoir avec l'ostentation habituelle... Mais il me semble, après une année, que cela en vaut vraiment la peine, parce que je vois en moi et dans les défis réels auxquels nous avons commencé à faire face en tant que collectivité, des changements réels et de réelles possibilités d'un nouveau système social qui aille à la racine de notre mal... Je me sens bien, je me sens justifiée à mener cette lutte particulière comme jamais auparavant. Il est une chose sur laquelle j'ai maintenant prise — une certaine transparence en moi, une beauté humaine, perceptible pour moi chez tous ceux avec qui il m'arrive de travailler — qui inspire fortement ma vision et mon action politiques et qui m'apporte une grande joie, selon des façons fort étranges et inattendues, même lorsque « j'aime. »

Voici quelqu'un qui a appris que les changements révolutionnaires dans les groupes sociaux sont provoqués de la façon la plus satisfaisante et la plus durable par les attitudes subtiles, difficiles, apparemment « inefficaces », incarnées dans une approche centrée sur la personne.

Les tensions au sein des collectivités, entre races, ou les autres tensions, peuvent être atténuées en utilisant l'approche centrée sur la personne pour investir de pouvoir les gens appartenant à chacun des camps en conflit.

Un jeune pasteur d'une ville du Wyoming d'environ neuf mille habitants était perturbé par l'opposition violente entre les Américains d'origine mexicaine et les Anglo-américains et il a donc décidé d'essayer de faire quelque chose. La ville était divisée par une voie ferrée : les Américains d'origine mexicaine vivaient sur le versant Sud et les Anglo-américains de l'autre côté. Les Américains blancs trouvaient que tout allait pour le mieux en ville, parce qu'il n'y avait pas de discrimination ouverte. Les Américains mexicains par contre avaient le sentiment d'être vraiment victimes d'une certaine discrimination. Ils se sentaient opprimés, ils croyaient que la collectivité n'était pas sensible à leurs besoins et ils entretenaient des sentiments qui allaient de la résignation passive à la colère la plus ardente.

Lloyd Henderson, le pasteur, a réussi à obtenir un mode de subvention pour financer un programme destiné à l'amélioration des communications. Il a d'abord choisi neuf animateurs de la collectivité représentant un échantillon varié — Anglais, Mexicains, haute bourgeoisie, classe moyenne, classe ouvrière; hommes et femmes. Il a invité un facilitateur du Centre pour l'Étude de la Personne afin qu'il donne aux animateurs une formation intensive d'un week-end. Cela les a aidés à découvrir que l'on n'attendait pas d'eux qu'ils soient des « leaders » au sens habituel du terme mais des facilitateurs d'expression et de communication. Les groupes devraient être centrés sur la communication, non sur la prise de mesures contre d'autres. Puis on a organisé les neuf groupes.

Dans chaque groupe participaient huit à quinze personnes. Les groupes se sont réunis une fois par semaine pendant douze semaines et ils ont eu la possibilité de passer un week-end ensemble, possibilité que certains ont utilisée et d'autres pas. Les groupes étaient également hétérogènes: le juge local s'est ainsi trouvé avec quelques jeunes Mexicains qui l'avaient toujours considéré comme leur pire ennemi.

Les groupes se sont d'abord tournés vers les animateurs, s'attendant à ce que ceux-ci prennent la responsabilité des groupes mais peu à peu ils se sont rendus compte que si l'on voulait que les groupes fonctionnent, ils devaient être responsables d'eux-mêmes et de leur propre expression. La conversation était personnelle mais centrée sur les préoccupations de la collectivité. On a parlé du chômage. On a manifesté ouvertement le sentiment de frustration à propos de la voie ferrée qui était un trait important de la communauté. Ils ont discuté des problèmes éducatifs qu'avaient leurs enfants. Ainsi les principaux sujets abordés étaient des préoccupations de la communauté mais exposées sous un angle personnel. Les Mexicains étaient découragés d'être à nouveau confrontés au manque de solidarité de leur propre groupe. Bien que les Anglais considéraient souvent les Mexicains comme un groupe uni, les Mexicains eux-mêmes avaient conscience que leur désunion constituait un obstacle à l'amélioration de leur situation.

Une des découvertes les plus caractéristiques de ces réunions a été que les attitudes des participants, quel que soit leur milieu ou leur âge, étaient plus semblables qu'ils ne l'avaient imaginé. Quand ils discutaient de leurs enfants ou du besoin d'emplois, les sentiments étaient les mêmes des deux côtés de la voie. L'étonnement et le respect se sont marqués sur le visage de deux mères, une anglaise et une mexicaine, quand elles ont découvert à quel point elles étaient proches l'une de l'autre par les espoirs qu'elles mettaient dans leurs enfants et par les problèmes qu'elles rencontraient avec eux.

Des membres du groupe ont été invités à participer à une émission locale de télévision qui parlait de ce qu'ils étaient en train de faire et des progrès qu'ils étaient en train de réaliser. Cela a contribué à ce que la communauté reste en contact avec le projet et à ce qu'elle s'investisse quelque peu dans de meilleures communications.

Peu à peu des changements ont commencé à se produire. Des individus qui, en temps normal, ne se seraient jamais rencontrés, ont surmonté les barrières de la culture et de l'âge et ont noué des liens d'amitié. Le juge en est venu à mieux comprendre les jeunes auxquels il avait affaire dans son tribunal. Vers la fin, quelques groupes ont en fait pris des mesures envers d'autres personnes, par exemple ils ont parlé aux employeurs de leurs pratiques d'embauche.

A l'issue des séances, les Mexicains, ensemble, ont formé un groupe, ils ont rédigé une proposition et ont obtenu du gouvernement fédéral une subvention destinée à réduire les dépenses scolaires, à assurer une formation à des emplois, et à faire visiter l'université d'Etat aux parents d'origine mexicaine afin d'élever leur objectifs éducatifs. Ce sont là quelques échantillons des activités du groupe. Les membres de ce groupe ont engagé un directeur afin de gérer ce programme. Cela a vraiment donné un coup de fouet au moral des habitants du versant Sud des voies.

Tout cela s'est réalisé grâce à une approche centrée sur la personne avec un budget de moins de cinq mille dollars. Le pasteur avait cru à l'efficacité de faire reposer la responsabilité sur une équipe d'animateurs locaux. Puis il avait assuré à ces animateurs et à lui-même une période de formation, très brève mais intensive, aux techniques de l'écoute et de la facilitation. Il a pu constituer au départ un nombre de groupes suffisant pour créer une « masse critique ». Un groupe aurait pu être utile aux individus concernés mais il n'aurait très certainement pas affecté la collectivité. Mais neuf groupes, comprenant un peu plus de neuf cents personnes sur neuf mille, se sont avérés être une masse suffisante pour susciter une action sociale créatrice. Les résultats parlent d'eux-mêmes, ils montrent ce que l'on peut accomplir lorsque les tensions ne sont pas aiguës et l'amertume pas trop profonde. Les individus, de part et d'autre de la voie, ont fait l'expérience et ont fait usage de leur pouvoir parce qu'ils ont pu prendre conscience de leurs forces, par l'expression ouverte et la communication personnelle.

J'ai fait l'expérience d'un dissentiment plus profond quand j'ai travaillé avec un groupe de Belfast en Irlande du Nord. Il a été possible d'observer ce qui se passe dans un groupe où la rancoeur repose sur des générations de haine économique, religieuse et culturelle. Il y avait cinq protestants — y compris un Anglais — et quatre catholiques dans le groupe. Le choix de ces neuf personnes avait été déterminé par le désir d'avoir des deux côtés, des extrémistes et des modérés, des hommes et des femmes, des gens d'un certain âge et des jeunes. L'anglais était un colonel de l'armée, à la retraite. Nous voulions faciliter une communication directe et filmer cette interaction.

Dans les séances du début, la rancoeur, l'horreur et le désespoir de la vie quotidienne à Belfast étaient plus qu'évidents. La soeur de Tom avait été déchiquetée par l'explosion d'une bombe qui avait peut-être été lancée par des terroristes de l'un ou de l'autre camp. Dennis et sa famille se sont cachés sous des matelas pendant que des balles tombaient sur leur maison pendant une violente fusillade dans la rue. En plusieurs occasions Dennis a dû emporter des corps, vivants et morts, déchirés par l'explosion des bombes. Becky a parlé à maintes reprises de la brutalité des patrouilles de l'armée britannique envers ses jeunes fils. Après un épisode où l'on avait fait croire au garçon qu'il serait fusillé « cet enfant est rentré chez nous et jamais de ma vie je n'ai vu semblable expression de terreur sur le visage de quelqu'un. » Gilda, jeune et séduisante, a parlé de son accablement : « Je suis réduite à un tel sentiment de désespoir. Alors j'abandonne, vous savez. » Becky a dit : « Je me sens vraiment désespérée... Si l'on ne fait pas quelque chose la rancoeur va tout simplement continuer à démolir ces gosses et, en fin de compte, il se peut fort bien qu'ils deviennent membres de l'IRA. »

La rancoeur était dans les deux camps. La jolie protestante Gilda a dit : « Si je voyais un homme de l'IRA étendu par terre — je suppose qu'à vos yeux c'est très mal — je lui marcherais dessus parce que pour moi il est tout simplement allé prendre la vie de pauvres innocents. »

Tous les sentiments violents laissent leur marque. Sean, jeune enseignant catholique, très sensible, a raconté la façon dont il s'était vu contraint de mettre un « volet d'acier » entre son moi actif et les sentiments qui bouillonnaient en lui. Autrement il deviendrait fou furieux. D'une voix très calme et très douce, il a parlé de cette brute féroce qui était en lui : « Oui, je me connais. Je suis bien conscient de cette sorte de chose et cela m'effraie de savoir qu'elle est là. Parce qu'elle est violente, émotive et braque... Je fais de longues promenades et laisse parler cette chose à l'intérieur de moi-même. Ce n'est pas tout à fait la même chose que des sentiments humains — ce n'est pas exactement comme si vous aviez une brute en vous — c'est une espèce d'animalité dans les sentiments, vous savez. »

Tout ce courant mêlé de haine et de violence, de crainte et de désespoir, semble si puissant que penser qu'un seul week-end puisse faire la moindre différence paraît être une pure vue de l'esprit. Pourtant des changements se sont vraiment produits. Voici un petit exemple qui consiste en deux échanges entre Dennis, un protestant, et Becky, catholique :

DENNIS (parlant de Becky) : L'impression d'ensemble, de retour à Belfast, est la suivante : si elle est catholique elle est catholique et alors vous la mettez dans une toute petite boîte et on n'en parle plus. Mais en fait on ne peut pas faire cela. Elle m'a fait comprendre qu'elle est dans une position pire que la mienne... Je détesterais être assis à la place de Becky... parce que je sens qu'elle éprouve le désespoir absolu que j'éprouverais. Je ne sais pas quelle serait ma réaction si j'étais un de ses gars. J'irais probablement prendre un fusil, je finirais par faire quelque chose de radical et je me retrouverais mort.

BECKY (plus tard) : Des mots ne pourraient pas décrire ce que je ressens pour Dennis à la suite de la discussion que nous avons eue au moment du dîner. Nous avons parlé tranquillement pendant une dizaine de minutes et j'ai senti que j'ai ici un ami et cela a été tout.

DENNIS : Nous nous sommes assis là à l'heure du dîner et nous avons parlé un petit peu de nos histoires, tranquillement, pendant que vous étiez tous partis dîner.

BECKY : Je crois qu'il me comprend parfaitement moi, en tant que personne.

DENNIS : Oui, il n'y a aucun doute là-dessus.

BECKY : Et pour cette raison je me sens très reconnaissante et je pense avoir trouvé un ami.

Pendant nos séances, les haines, les soupçons, les méfiances des deux groupes en opposition étaient tout à fait manifestes; présents parfois sous une forme déguisée, ces sentiments s'exprimaient peu à peu de façon plus ouverte. Les individus ne parlaient pas seulement en leur propre nom, ils se faisaient les interprètes des rancoeurs et idées préconçues accumulées depuis des générations. Il y a eu seize heures d'échanges en groupes, pourtant, au cours de cette période incroyablement courte, ces haines vieilles de plusieurs siècles ne se sont pas seulement atténuées, dans certains cas elles se sont même profondément transformées. C'est la preuve que des attitudes de facilitation peuvent créer une atmosphère grâce laquelle peut se produire une expression ouverte. L'expression ouverte, dans ce genre de climat, mène à la communication. Une meilleure communication mène très souvent à la compréhension, et la compréhension balaie beaucoup des, anciennes barrières. Les progrès ont été si rapides, les changements si importants, que certaines des citations que j'ai faites ont dû être supprimées dans le film. Manifester une telle compréhension du clan opposé aurait mis en danger la vie des intervenants au moment de la projection du film à Belfast.

Quand les membres du groupe sont retournés à Belfast, ils ont presque tous continué à se réunir chez le colonel britannique dont le quartier était le moins dangereux. Quand le film a été terminé, ils ont formé des équipes — une protestante, une catholique — ils ont projeté le film à beaucoup de groupes paroissiaux des deux sectes et ils ont organisé des discussions. Rien de tout ceci n'avait été prévu d'avance. Ils n'avaient aucun fonds pour leur venir en aide. Cela a eu lieu spontanément, à leur propre initiative.

Pour un groupe, le fait de progresser vers la réconciliation n'a pas mis fin aux massacres à Belfast. C'était vrai, mais imaginez qu'il y ait eu mille ou deux mille groupes. Les dépenses s'élèveraient à une fraction de ce que les armées catholiques privées, l'armée d'occupation britannique et les armées protestantes privées ont coûté. Quant aux facilitateurs il y en a déjà des centaines suffisamment formés, et en l'espace de trois mois ils pourraient être à pied d'oeuvre.

Ce point de vue se trouve point par point confirmé par un entretien récent avec deux hommes de Belfast très intelligents, qui ont eu connaissance du projet et qui ont vu l'impact du film sur des auditoires restreints. Ils sont tous partisans de former un grand nombre d'Irlandais à la facilitation. « Nous devons faire en sorte d'avoir la participation de milliers de personnes. Une fois ceci fait, il devient plus difficile aux deux pour cent de fusiliers paramilitaires d'avoir l'esprit public sous son emprise. Toute l'idée des groupes de rencontre — c'est cela! Les groupes de rencontre doivent être faits à un niveau qui touche chaque rue. »

Quand en sera-t-il ainsi? Cela arrivera quand la population concernée décidera que le problème est si grave qu'il faut absolument faire quelque chose. Ce n'est pas l'expérience, le personnel, ou les données sérieuses qui manquent. C'est la volonté publique. Le public n'est pas encore convaincu qu'il y a des solutions possibles, et même s'il y en avait, il n'est pas prêt — pour l'instant — à en prendre le risque. Quand il le sera, une approche humaniste, centrée sur la personne, a quelque chose à offrir, même dans des situations d'antagonisme mortel.

J'ai acquis une certaine expérience en travaillant avec des groupes noirs/blancs, des groupes composés d'Américains d'origine mexicaine et de blancs, et des groupes mixtes avec des blancs mêlés à des noirs, à des Américains d'origine mexicaine, à des Philippins et à d'autres. Les membres des groupes minoritaires éprouvent à l'égard des blancs une hargne et une rancoeur démesurées.

Avec un animateur qui joue le rôle de facilitateur, le groupe devient un lieu de violente expression verbale de ces sentiments. Les blancs se sentent avilis lorsque les insultes s'accumulent sur eux. La hargne est écrasante. Il y a plusieurs réactions naturelles, venant des Américains blancs, qui ne sont absolument d'aucun secours : « Je puis comprendre votre rancoeur parce que moi aussi j'ai été opprimé; » « Oui, oui, je comprends ce que vous ressentez mais, personnellement, je n'ai jamais contribué à votre oppression. » Les blancs efficaces semblent apprendre deux attitudes — une à l'égard d'eux-mêmes, une autre à l'égard des membres minoritaires. La première c'est la prise de conscience et l'acceptation du fait que « Je pense comme un blanc. » Pour les hommes qui essaient de prendre en considération la hargne des femmes, cela peut aider l'homme de reconnaître : « Je pense de mon point de vue d'homme. » Malgré tous nos efforts pour sembler sans préjugés, nous portons en fait, au plus profond de nous-mêmes, beaucoup d'attitudes marquées par les préjugés.

La hargne a besoin d'être entendue. Cela ne signifie pas qu'elle a simplement besoin d'être écoutée. Elle a besoin d'être acceptée, reçue intérieurement et comprise avec empathie. Alors que les diatribes et les accusations semblent être des efforts délibérés pour blesser les blancs — un acte de catharsis destiné à dissoudre des siècles d'insultes, d'oppression et d'injustice — la vérité en ce qui concerne la hargne c'est qu'elle ne se dissout qu'à partir du moment où elle est vraiment entendue et comprise sans réserve. Après quoi, les noirs ou d'autres membres minoritaires changent d'une façon qui semble miraculeuse, comme si un poids avait été enlevé de leurs épaules.

Pour parvenir à ce type d'écoute empathique, le blanc a également besoin d'écouter ses propres sentiments, ses sentiments de colère et de rancoeur face à des accusations « injustes ». A un certain moment il aura lui aussi besoin de les exprimer, mais la tâche essentielle c'est de pénétrer, de façon empathique, dans l'univers de haine, d'amertume et de rancoeur de la minorité et de savoir que cet univers est une part de la réalité que l'on peut comprendre et accepter.

Lorsque l'on travaille avec des groupes internationaux, il est passionnant d'observer le développement de l'appréciation des coutumes et des croyances propres à des nationalités, des races et des cultures très diverses. Les réactions des participants et des facilitateurs à l'approche centrée sur la personne ont été extrêmement positives. Ils parlent de la disparition de la peur en essayant de communiquer, d'un sentiment d'être entendu et d'une prise de conscience de la beauté et de la richesse des différences culturelles.

Je veux un peu faire sentir au lecteur ce qu'est la participation à un groupe, qui va à l'encontre des frontières entre cultures, religions, races et nationalités. Voici le récit d'une Suédoise, Binnie Kristal-Andersson, qui parle de façon très personnelle de son expérience dans un groupe de dix jours :

**KRISTAL-ANDERSSON** : J'avais déjà fait l'expérience d'un séminaire de communication interculturelle d'une durée de trois jours, à Stockholm, en 1974. C'est là que j'ai rencontré Charles Devonshire quand il est venu pour ce premier séminaire pilote en Suède, et j'ai senti que ces trois jours étaient pour moi une des expériences les plus riches de ma vie — se rencontrer et faire connaissance d'un groupe de personnes totalement différentes appartenant à plusieurs nations différentes et parler de tout, de la peur de mourir, de la peur de vivre et de tout ce qui se situe entre ces deux pôles. Nous avons partagé larmes, rire, colère, pensées, craintes et insécurités; nous avons appris une ouverture aux valeurs et aux coutumes les uns des autres, même si elles étaient complètement différentes des nôtres; nous avons appris à exprimer des sentiments à des gens à qui, normalement, nous ne nous ouvririons pas; nous avons appris à écouter, à exprimer nos besoins intérieurs sans signaux ambigus ou embrouillants. Nous avons fait mutuellement l'expérience, avec une prise de conscience croissante, que nous sommes plus semblables que différents.

Est-ce que cette rencontre de dix jours à Furudal pourrait à nouveau être une expérience aussi enrichissante? Je venais de terminer un groupe de deux ans d'orientation psychanalytique (une heure et demie une fois par semaine). En moi-même je sentais que j'avais plus appris sur moi-même

et sur d'autres personnes durant le séminaire de trois jours centré sur le client, que pendant l'expérience de groupe de deux ans. Je voulais voir à nouveau si c'est cela que je ressentirais.

Le groupe s'est réuni en face d'un feu le premier soir — seize personnes très très différentes : cadres en organisation, psychologues, un professeur noir américain travaillant en Allemagne, une Allemande travaillant avec des enfants retardés mentaux à Hambourg, une Américaine de dix-neuf ans étudiante à l'université, des journalistes de la radio suédoise, deux mères de famille américaines ayant reçu une formation universitaire, un travailleur social et un psychologue hollandais. Nos âges s'échelonnaient entre dix-neuf et cinquante-deux ans. Nos divers intérêts allaient du tennis à la composition de poèmes. Nous appartenions à des races différentes, à des nationalités différentes — hollandaise, allemande, américaine, noire et blanche, suédoise, malaise. Nous avions des convictions religieuses totalement différentes — de la mère de famille américaine profondément pieuse aux calmes protestants suédois et aux athéistes radicaux. Différentes couleurs politiques, différents intérêts politiques et autant de styles de vie que de participants. Comme l'exprime un des participants : « Quand j'ai entendu les milieux différents auxquels appartenait le groupe, alors j'ai pensé qu'il fallait envoyer tout cela au diable, cela ne pouvait pas marcher. » Et nous semblions tous avoir des raisons très différentes d'être venus...

Des sentiments violents se sont manifestés au début, les premiers jours : agression, clichés, fausses impressions sur la personne, ou sur sa race, ou sur sa nationalité. Mais ceux-ci disparaissent lentement après avoir été explicités, ou deviennent insignifiants au fur et à mesure que l'on découvre la personne qui se cache derrière la nationalité, l'accent, la race ou la couleur... Quand une femme s'est décrite comme un prolongement de son mari, une autre femme s'est emportée et lui a demandé si elle écoutait les paroles qu'elle était en train de prononcer et leur signification. La première femme s'est assombrie et s'est mise à parler de sa colère contre son mari et parfois contre ses enfants parce qu'elle leur avait sacrifié sa vie.

La jeune fille venant d'un milieu chinois a humblement demandé la permission chaque fois qu'elle voulait dire quelque chose dans le groupe. « Puis-je... » « Pourrais-je... » Une autre jeune fille lui demande pourquoi il lui faut s'excuser chaque fois qu'elle a quelque chose à dire — demander la permission de dire quelque chose. Elle perd tout à fait contenance après cette remarque, reste un instant silencieuse puis se met en colère et fond en larmes. L'autre jeune fille dit qu'elle ne voulait pas la blesser mais que vraiment elle lui rappelait toutes les petites filles bien élevées et pleines d'humilité qui doivent à tout prix s'excuser, qui se sentent coupables d'avoir quelque chose à dire, d'être autre chose qu'un tableau que quelqu'un a peint pour elles. La fille malaise a alors commencé à parler de la façon dont elle avait été élevée — dans une famille chinoise bourgeoise — on lui avait appris dès sa plus tendre enfance à être silencieuse, polie, à consacrer sa vie à un homme éventuel, à étudier, à aller à l'école, et même à l'université — dans l'attente du mariage. Au terme de la séance de groupe, ces deux femmes sont tombées dans les bras l'une de l'autre et sont parties la main dans la main...

Charles Devonshire, le facilitateur du groupe, est de temps à autre attaqué par plusieurs membres du groupe qui l'accusent de ne pas diriger, de ne pas aider ou de ne pas servir de médiateur dans une discussion, de ne pas expliquer ou de ne pas calmer la colère mais il répète calmement, à maintes reprises, qu'il ne peut prendre la responsabilité à la place du groupe, que c'est à eux de le faire — qu'il ne veut pas devenir leur chef, leur dieu — non, eux-mêmes pourraient trouver des réponses. Certains pensaient que c'était une ruse de sa part, ou qu'il faisait seulement semblant, ou qu'il attendait le moment opportun pour prendre la direction. Même lorsqu'il a dit un jour qu'il éprouvait un sentiment de peur et d'insécurité, un membre du groupe lui a ri au nez, il n'y croyait pas, il ne voulait pas y croire...

Le groupe s'est souvent divisé en groupes plus restreints où se poursuivaient les conversations commencées dans le grand groupe, souvent avec un contact plus profond, plus intense, parfois jusqu'au petit matin. On a très peu dormi au cours de ces dix journées. La franchise et l'honnêteté de ce que nous nous sommes constamment dits a donné un caractère d'intensité à chaque situation — même celles où les mots n'intervenaient pas : course, natation, promenades en

bateau, danse, écoute de violon dans un ancien « fâbod » en haute montagne — nous ne pouvions plus éviter la confrontation, la tension, l'intimité — à la fois positive et négative — où que nous allions...

Il est difficile de décrire avec des mots le don de nous-mêmes, l'abandon des masques et de tous les sentiments concernant l'obligation d'être gentils, l'obligation de faire n'importe quoi. La plénitude qui tient au fait que l'on peut dire, du matin au soir, ce que l'on est en train de penser et d'éprouver...

Les derniers jours j'ai eu des entretiens avec les participants. Tous portaient avec une perception plus aiguë d'eux-mêmes, de leurs vies, de la culture dans laquelle ils baignent, de leurs différents rôles dans la société, de la façon dont les autres personnes les voient en tant que personnes et membres d'une certaine culture...

Lorsque je suis venue vers le groupe je craignais de ne pas être acceptée. Je recherchais un espace que j'avais le sentiment de ne pouvoir trouver au sein du groupe (ou dans l'univers). Je craignais de ne pas être acceptée, puis j'ai trouvé une acceptation et un espace et je me suis rendu compte que je ne voulais pas être acceptée, que je n'avais pas besoin d'être acceptée par qui que ce soit du groupe. J'ai appris à accepter le rejet comme l'accueil et à ne pas avoir peur de ma force en tant que femme et en tant que personne. J'ai pu révéler tant d'aspects différents de moi-même, les mettre à l'épreuve et voir que certains étaient acceptés et d'autres rejetés. Lorsque j'ai été rejetée un jour par quelqu'un que j'aimais beaucoup, j'ai pu, après m'être enfuie, revenir; or jamais auparavant je n'étais revenue.

Une des choses les plus frappantes à propos des groupes internationaux, c'est qu'ils ressemblent si fortement à tous les autres groupes de rencontre. Comme le dit Binnie, les différences nationales, raciales et culturelles finissent par sembler insignifiantes au fur et à mesure que l'on découvre la personne. Malgré toutes les différences, il existe un fort potentiel de compréhension et de rapprochement dans les problèmes humains que nous nous efforçons tous de résoudre. Les participants à ce séminaire ne parlent pas beaucoup des questions culturelles. Au lieu de cela ils disent des choses de ce genre : « J'ai retrouvé ma famille »; « Je n'étais pas honnête envers moi-même »; « Je peux pleurer, montrer un sentiment, au lieu de faire sans cesse des plaisanteries »;

« Si je vais changer, si je peux changer ou ose changer, je n'en sais rien encore, mais je suis plus sûr de moi »; « J'ai davantage confiance en moi »; « J'ai appris à me fier davantage à mes sentiments. » Pensez à ces déclarations. Laquelle d'entre elles a été faite par un noir, par un Allemand, par un homme, par un Suédois? Il est tout simplement impossible de le deviner. Ce sont des déclarations humaines et cela semble être l'aboutissement typique de tels groupes centrés sur la personne. C'est le fait d'être humain qui fait tomber les barrières et vous rapproche.

Cela semble être le résultat auquel on parvient lorsque des personnes de cultures extrêmement différentes sont investies de pouvoir en étant entendues, acceptées et autorisées à se diriger elles-mêmes. C'est la politique interpersonnelle d'une application transculturelle de l'approche centrée sur la personne.

J'espère avoir réussi à démontrer qu'il existe vraiment des modalités permettant de traiter pratiquement toutes les variétés de tensions entre les groupes. Que nous parlions de différences religieuses ou de rancoeur fondée sur la pauvreté opposée à la richesse, ou de méfiance dont les racines sont à chercher dans des habitudes culturelles différentes, ou de la fureur bouillonnante née de discriminations raciales, ou de dissensions meurtrières vieilles de plusieurs siècles comprenant un certain nombre de ces éléments, nous ne sommes pas sans avoir la connaissance ou l'expérience de l'utilisation des techniques interpersonnelles qui aident à résoudre ces tensions. Nous avons besoin d'améliorer nos techniques. Nous avons besoin de reconnaître les problèmes qui se dégageront si ces efforts se multiplient cent ou mille fois. Mais l'expérience d'une approche centrée sur la personne indique qu'il n'y a pas de raison fondamentale de désespérer. Nous avons fait des

progrès dans la mise en place de solutions à très petite échelle. Quand le monde sera prêt, nous pourrons dire, à titre d'essai et avec humilité, que nous sommes prêts à commencer.

Chaque exemple permet de suivre le fil cohérent d'une politique interpersonnelle. L'individu n'est pas manipulé par une autorité puissante; il n'est pas converti par une personnalité charismatique; il est rendu capable de devenir davantage lui-même, plus expressif, plus ouvert aux sentiments, bons et mauvais. Et c'est à partir de cette humanité plus totale et plus rigoureuse que la personne touche la personne, que la communication devient réelle, que les tensions sont réduites et que les relations deviennent expressives et pleines de compréhension, avec une acceptation de ce qui est négatif aussi bien que de ce qui est positif. C'est le résultat final d'une politique centrée sur la personne appliquée à des conflits entre des groupes.

Mon propos, dans toute la première section de ce livre, a été de montrer qu'une nouvelle politique des relations est possible. Qu'il s'agisse des rapports intimes du mariage ou des conflits entre les nations, il existe des exemples vécus, réels, de ce qu'une approche centrée sur la personne signifie dans la pratique.

Dans cette nouvelle politique on a constaté que la mesure la plus efficace que l'on puisse prendre dans toute relation est, paradoxalement, de laisser le pouvoir et la responsabilité entre les mains de chaque personne ou de chaque groupe. Cette relation dotée de son propre pouvoir peut alors être source de changement constructif et de croissance si un parti ou l'autre est capable de faire en sorte de fournir des conditions de facilitateur. Lorsque le pouvoir est relativement égal, l'un ou l'autre parti peut fournir les conditions d'un changement. Lorsque le pouvoir est inégal, ou lorsque l'un des partis est perçu comme doté d'un plus grand pouvoir — par exemple l'administrateur ou le professeur — les premiers pas doivent être faits par celui qui est perçu comme étant le chef, par celui qui est perçu comme représentant le pouvoir.

Les attitudes qui conduisent au changement, à la croissance et à l'amélioration des relations ne sont pas mystérieuses, bien qu'elles puissent être difficiles à atteindre. Une de ces attitudes est le désir de « vivre intérieurement » dans la réalité perçue chez l'autre; un désir d'entrer dans son monde personnel à lui ou à elle et de le percevoir comme s'il s'agissait du sien propre. Plus se produit ce type de compréhension profonde, plus les tensions s'émoussent, plus se produisent de nouvelles intuitions et plus les communications deviennent possibles. Une autre attitude de facilitation est la considération, le respect et la sollicitude vis-à-vis de l'autre personne. Plus cela existe, plus l'individu s'estime lui-même et par suite plus il se montre sensible et responsable à l'égard des autres. Finalement, l'authenticité et l'absence de façade dans un groupe suscitent l'authenticité dans l'autre groupe, et une rencontre véritable (pour utiliser le terme de Buber) devient possible.

Je n'ai pas utilisé une forme théorique pour présenter cette nouvelle politique interpersonnelle. J'ai fait appel à ma propre expérience et à celle des autres pour montrer que des exemples qui fonctionnent, des modèles vivants existent à tous les niveaux et dans chaque domaine important de notre vie — que nous nous considérions comme parents, conjoints, thérapeutes, enseignants, administrateurs, activistes sociaux ou médiateurs internationaux.

Plus que tout peut-être, j'ai essayé d'indiquer la nature révolutionnaire de cette approche apparemment simple et directe. Elle menace la vie familiale telle qu'elle a existé dans le passé. Elle met l'éducation sens dessus dessous. Elle change tout le schéma des professions de l'aide. Elle menace le nombre, le pouvoir et l'importance des directeurs et des administrateurs de l'industrie ou de toute autre organisation. Elle est menaçante à la fois, pour les militants et les conservateurs dans les questions sociales, les tensions interraciales, les conflits internationaux. C'est une approche authentiquement neuve, bien que ce ne soit pas nécessairement à cause de son idéologie qui, on peut le prouver, a des racines fort anciennes. Ce qui est nouveau, et extrêmement menaçant pour l'ordre établi, c'est qu'elle fournit la preuve que cela marche. Ce n'est pas une idéologie utopique que l'on peut passer sous silence sous prétexte qu'elle est irréaliste. Dans tous les domaines que j'ai mentionnés, elle s'est révélée être pratique, constructive et efficace. C'est la prise de conscience que c'est une alternative viable à nos manières actuelles de se saisir du pouvoir et d'en faire usage, qui la

rend plus que tout menaçante. Ce n'est pas seulement dans le principe, mais aussi dans les faits, une révolution tranquille.